Hessel le magicien


Roger-Viollet

La Porte de Brandebourg à Berlin

Les jeux de Jules

Franz Hessel est le Jules de « Jules et Jim » d'Henri-Pierre Roché. Mais c'est surtout un grand écrivain

« Jules écrivait un beau livre. Il avait l'air d'un moine. Il ne dormait pas dans la même chambre que Kathe. » 1961 : la Nouvelle Vague était si haute, Jeanne Moreau si rayonnante et Truffaut si brillant qu'on en oublia presque Henri-Pierre Roché, son roman et la belle histoire d'où tout partit... Sait-on que Kathe est morte, presque centenaire, après avoir traduit, en 1975, « Lolita » de Nabokov pour les éditions Rowohlt ? De son vrai nom Helen Grund, elle épousa en 1913 *« le doux et rond Jules »* qu'elle quitta, en effet, pour *« le grand et mince Jim »*. Puis elle revint auprès de Jules qui n'était pas jaloux. Car Franz Hessel était un sage, un *« magicien »*, dit de lui son ami Walter Benjamin. Et un écrivain, auteur non pas d'un, mais de plusieurs beaux livres, traducteur de Proust et de Balzac, ami de Brecht et de Marlène Dietrich, arpenteur émerveillé de cette grande ville tourmentée qu'était le Berlin des années 20.

« Nous Berlinois devons habiter notre ville encore davantage », dit-il à la fin de ces promenades publiées en 1929. Tout est là. Déjà malmené par la guerre de 14, le tissu culturel européen, autour de l'ami de Jim, est encore harmonieux, et le regard qu'il pose sur sa ville se nourrit de son amour pour Paris. Débouchant sur l'avenue Unter den Linden, il se félicite de ne plus entendre ce bruit caractéristique du Berlin de Guillaume II : *« Celui d'un sabre que l'on traîne »*. Et dans la vie *« devenue méridionale de nos boulevards »* il se réjouit de sentir *« les prémices d'un enjouement citadin démocratique »*. Telle que nous la décrit sa plume rêveuse et précise, cette ville eût fait le bonheur de Barthes. Parce qu'elle a grandi trop vite, parce qu'elle est sans identité ni tradition véritable, les signes de la civilisation y sont plus violents qu'ailleurs. Quatre sphinx sur un pont regardent passer les autobus. Toute une *plebs deorum* encombre les rues. D'innombrables putti, chapiteaux et colonnes imprègnent les enfants d'une *« antiquité de seconde main »*, et, autour de cette « hellénité prussienne », la modernité explose.

Potsdamerplatz, Alexanderplatz, partout, il n'est question que de béton, de verre et d'acier, comme en témoignent les photos qui accompagnent ces textes fascinants. Plus loin, au Palais des Sports, on annonce une grande manifestation des nationaux-socialistes. Les *« Rouges »* seront au rendez-vous. *« Mais,* conclut Hessel avec une terrible ingénuité, *tout cela est, à vrai dire, le débordement d'une même joie de vivre indomptée. »*

Ainsi, de rue en rue, de page en page, on le voit tenter d'arrêter le temps, déplorant que Berlin ne se repose jamais, comme Paris ou Rome, dans son « hier ». Toute la beauté du livre tient dans cette inquiétude, cette tentative dont Walter Benjamin, dans un texte placé en postface, dit l'influence qu'elle eut sur sa pensée et son idée d'une *« archéologie de la modernité »*. Franz Hessel mourut en exil à Sanary-sur-Mer, en 1941, après avoir été interné au camp des Milles. Mais il semble pour toujours contempler d'une hauteur ce paysage improbable : au-delà du Tiergarten, le dôme du Reichstag et l'ensemble de la vieille ville avec ses tours et ses coupoles. Non ce qui fut, mais ce qui aurait pu être si...

JEAN-BAPTISTE MICHEL

« Promenades dans Berlin », par Franz Hessel, traduit par Jean-Michel Beloeil, Presses universitaires de Grenoble, 260 pages, 98 F.

PICKPOCKET

Et c'est ainsi qu'Allah est grand

par Alexandre Vialatte. Presses Pocket, 316 p., 35 F.

Lire Vialatte rend heureux. Ça a l'air simple, il n'est probablement rien de plus compliqué. Avec ces Chroniques que, des années durant, il confia à « la Montagne », et dont est présentée ici une première sélection, il nous propose de réinventer une enfance qui aurait tous les charmes du jeune âge sans ses inconvénients. On redécouvre l'émerveillement et le plaisir de jouer, la douceur du savoir inutile et le bonheur de la sensation fragile, car il sait en quelques pages nous convaincre que le monde est somptueux, la vie saisissante et que le mode d'emploi de la beauté des choses est à notre portée. Il suffit en effet pour cela de considérer avec gravité strictement n'importe quoi : la couleur des marrons à l'automne, les variétés de langouste, ou bien encore un terme aussi déconcertant qu'oryctérope, peu importe. Tout est bon. Vialatte est un funambule, qui batifole parmi les éblouissements du dictionnaire et les hasards des rencontres, pour, en quelques phrases, faire le point sur un aspect de l'existence qui nous avait jusqu'alors scandaleusement échappé : qu'en est-il par exemple du tigre qu'on met, inconsidérément, dans son moteur ? Ou des douaniers yougoslaves ? Vaste débat. Ce rêveur imperturbable a cette grâce magnifique d'être prêt à toutes les divagations d'une logique implacable, née de la rare rencontre de la fantaisie et du sang-froid. Il est indubitable que si, conformément à ses informations, *« tout passe mais l'Auvergnat reste »*, c'est grâce à lui.

Aventurières en crinoline

par Christel Mouchard. Seuil (Points Actuels), 276 p., 40 F.

Elles auraient dû être des ménagères, se contenter de leurs maladies, de leur tricot, de leur petite vie. Elles décident de partir. En plein XIXe siècle, quand la femme doit être une dame. Partir le plus loin possible, en Afrique noire ou à Bornéo. Elles sont cinq à avoir réalisé un rêve absolument fou, de fuite et de découverte. Toujours correctes, le cheveu tiré, le corset en place, dans les déserts ou au Tibet. Leur histoire est splendide, on les a oubliées, au profit d'aventurières plus modernes, pourtant ce sont leurs contradictions, le mélange de morale victorienne et de désir choquant pour l'inconnu, qui les rendent précisément fascinantes. Comme si on avait là de quoi alimenter les études cliniques de Freud et les romans de Karen Blixen.

L'Epouvantable Nonne

par Jonathan Latimer. Traduit par M. Danzas et H. Robillot, 10/18, 256 p., 38 F.

Un grand de la Série noire des années 50, qui, très loin des durs à cuire et autres privés mélancoliques, raconte une histoire totalement cinglée pour le seul plaisir de s'adonner à la loufoquerie la plus déglinguée. C'est tordu, c'est tordant, c'est épatant. *E.P.*